

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULÉ & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES DEUX FRÈRES

XXXI

LES DEUX BOSSUS—(Suite)

— Tantôt un lapin, tantôt un lièvre. Ah ! la semaine dernière j'ai fait une belle chasse.

— Vraiment !

— J'ai pris un chevreuil, un magnifique brocard dans les quarante à cinquante livres. Le poulailler de Châteauneuf me l'a payé trente francs.

— C'est une belle journée, dit Marton, mais si on vous prenait, cousin ?

Le chambrion se mit à rire.

— Un autre, dit-il, en serait quitte pour un procès-verbal, cent francs de frais et la confiscation de son fusil ; mais moi, c'est différent.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai déjà été condamné trois fois ; si on me prenait, j'irais en prison.

— Faut prendre garde, cousin !

— Oui, oui, dit Ulysse, j'ai l'œil ; mais ça ne m'empêchera pas d'aller relever mes collets cette nuit.

— Mais, reprit le Marton, qui avait toujours son idée fixe et en revenait sans cesse à ses moutons, quand nous serons mariés et que nous aurons les quatre mille francs, est-ce que vous continuerez ce vilain métier de braconnier ?

— Tout de même, cousine. Qui a bu, boira ; j'ai la passion

du collet, car, pour dire la vraie vérité, je n'ai pas touché un fusil vingt fois en ma vie.

Le chambrion reconduisit ainsi la grêlée jusqu'à la clôture du parc.

— Adieu, lui dit-il ; à demain !

Et il l'embrassa, ajoutant :



Mademoiselle, dit-il à Marton, voici un billet de votre cousin Ulysse.

de lait de monsieur le baron ? Ulysse se mit à rire, mais soudain la Marton tressaillit.

— Écoutez ! dit-elle.

— Cousine, savez-vous bien que je n'ai plus de chemises bientôt. Les miennes sont en loques !

— Ah ! répondit Marton, c'est que je ne sais plus où prendre de la toile.

— Bah ! en cherchant bien.

— C'est tout cherché, cousin. Vous savez, la dernière pièce de toile qui a disparu ?

— Oui.

— Madame s'en est aperçue.

— Et elle vous a soupçonnée ?

— Oh ! pas moi... mais une jeune fille de Combreux qu'on avait prise pour aider à la cuisine et qui a été renvoyée. Quant à moi, cousin, vous savez bien qu'on ne peut pas me soupçonner. Vous savez, il y a trois ans, quand il vous fallait absolument trois cents francs, pour ne pas être exproprié, on a renvoyé la cuisinière pour l'argenterie qui a manqué. Mais moi... allons donc ! est-ce que je ne suis pas la sœur

—Quoi donc ?

—Il me semble qu'on a marché là... derrière cet arbre...

—C'est des imaginations, répondit Ulysse. La forêt est aussi déserte que l'église de Châteauneuf à cette heure; bonsoir, cousine.

Et il s'en alla pour tout de bon.

La Marton avait la clef d'une petite porte qui ouvrait du pare sur la forêt.

Elle rentra au château et gagna sa chambre, tandis que le chambrier rejoignait M. de Saint-Julien.

Celui-ci attendait son hôte pour partir.

—On voit bien, dit-il en riant, que vous vous faites un brin de cour, la Marton et toi.

—Pauvre fille, dit Ulysse, elle n'a que mariage en tête.

—Et tu n'y songe guère, toi.

—Je n'y songe même pas du tout; car, voyez-vous, monsieur Victor, c'est laid, c'est méchant, bossu et grêlé; seulement pour qu'elle marche à notre idée, ça ne coûte rien de promettre; après, on verra.

—Farceur ! dit le gros gentilâtre.

Et il détacha son cheval qui était toujours à la porte, broutant l'écorce d'un arbre.

—Quand te verrai-je ?

—Est-ce que vous ne viendrez pas faire un tour par ici, demain, avant d'aller au rendez-vous ?

—A quoi bon ?

—Vous feriez bien de venir tout de même; il pourrait y avoir contre-ordre. Vous comprenez ?

—C'est juste. Eh bien ! je serai ici à la pointe de neuf heures. Bonsoir, Ulysse.

Et M. de Saint-Julien sauta en selle et partit au galop, cette fois, car il avait envie de dormir, d'autant plus qu'il avait ingurgité à Châteauneuf un bon demi-litre d'eau-de-vie.

Le chambrier, lui, alla relever ses collets. Il se dirigea d'abord vers un piège à chevreuil placé dans un très-bon endroit, mais qui s'obstinait à demeurer vide.

Quelle ne fut pas sa surprise en voyant quelque chose d'énorme suspendu à la branche principale de son piège ! Ce n'était pas un chevreuil, vraiment, mais une belle biche, la royale femelle d'un dix-cors, une biche nourrice qui s'était prise et étranglée, la noble bête, tandis qu'elle s'en allait "viander" avec ses deux faons.

—C'est un coup de fortune ! murmura le braconnier. Et il s'approcha.

La biche était bien morte, mais elle était encore chaude. Le braconnier la dépendit. Mais on ne porte pas une biche sur ces épaules comme un brocard ou une chevrette, et là commencent pour Ulysse les embarras de la fortune; il prit l'animal par les pieds de derrière et, à grand effort, il le traîna jusqu'à une ligne de forêt, délibérant en lui-même s'il ne s'en irait point en courant jusqu'à Châteauneuf, prévenir le poulailler qui viendrait avec son mulet enlever l'animal avant le jour.

Mais en ce moment il entendit dans le bas de la ligne forestière le trot d'un cheval. Ce ne pouvait être qu'un fermier qui s'en allait à la foire de Combreaux.

—Hé ! pensa maître Ulysse, il n'y a pas un paysan qui refuse de gagner cent sous. En place de porter la biche à Châteauneuf, je la porterai à Combreaux. Et il laissa l'animal et courut à la rencontre de l'homme à cheval.

—Hé ! l'ami, lui cria-t-il.

Celui-ci s'arrêta.

—Que voulez-vous ?

—Est-ce que vous êtes de Combreaux ?

—Non, mais j'y vais, répondit le cavalier qui avait l'apparence d'un meunier.

—Vous n'êtes pas gardo forestier ?

—Non.

—Ni gendarme ? ricana Ulysse.

Farceur ! dit le meunier.

—Voulez-vous gagner une pièce de cent sous ?

—Oui, certes, dit le meunier.

—Avez-vous un bon cheval ?

—Il porterait deux mille.

—Eh bien ! venez avec moi, dit Ulysse.

Et il conduisit sans défiance l'homme au cheval vers l'endroit où il avait laissé la biche.

Mais alors le meunier mit pied à terre :

—Mon brave homme, dit-il, vous n'avez pas de chance, pour cette fois. Je suis le nouveau brigadier de gendarmerie de Châteauneuf, et je vous arrête !

Maître Ulysse fut tellement surpris de cette déclaration inattendue que lui fit le faux meunier, qu'il se mit alors à rire :

—Vous êtes un joli plaisant, dit-il, et un autre que moi s'y laisserait prendre.

Mais Nicolas, qui lui avait posé sa large main sur l'épaule, ouvrit sa blouse, et, bien que la nuit ne fut pas très-claire, Ulysse put voir en dessous le beaudrier jaune traditionnel et la fameuse plaque à laquelle il est impossible de se tromper.

—Pincé ! murmura-t-il abasourdi. Puis, payant d'audace :

—Eh bien ? dit-il, faites-moi un procès, je n'en mourrai pas, après tout. Je vais vous dire mon nom.

—Comment t'appelles-tu, mon garçon ? demanda Nicolas, prenant un air naïf.

—Jean Martin.

—Vraiment ! Et où demeurez-tu ?

—A Fleury-sous-Bois.

—Il n'y a qu'un malheur à tout cela, répondit Nicolas.

—Et quoi donc ?

—C'est que tu t'appelles Ulysse, et que tu as ta "chambrière" à deux cents maîtres du parc de Beaufrais.

—Vous êtes malin, vous, dit Ulysse, plus malin encore que votre prédécesseur. Et bien ! puisque vous êtes si bien renseigné, faites-moi mon procès, et laissez-moi aller me coucher.

—Tu oublies encore un détail, mon garçon.

—Qu'est-ce que vous voulez que j'oublie, puisque vous savez tout ?

—Tu as déjà subi trois condamnations pour braconnage.

—Eh bien ! qu'est-ce que ça vous fait ?

—Ça me fait que je t'arrête, et que tu peux bien compter sur deux mois de prison.

A ces mots, Nicolas, qui était un homme de précaution, tira de sa poche de belles poucettes toutes neuves.

—Voyons, mon garçon, lui dit-il, il faut s'exécuter de bonne grâce.

Ulysse regardait son adversaire et sentait bien qu'il ne serait pas le plus fort s'il lui prenait fantaisie d'engager une lutte. Il tendit donc ses mains de bonne volonté et se laissa emmener.

Nicolas passa la bride de son cheval à son bras, et força son prisonnier à marcher devant lui.

Il arrivèrent ainsi jusqu'à la route de Strasbourg.

Là, Nicolas se remit en selle; puis il se pencha, saisit Ulysse par les deux épaules, l'enleva de terre comme eût pu le faire un écuyer du cirque, et le plaça devant lui sur la bardo.

—Je suis un peu pressé, lui dit-il.

Le vigoureux cheval partit au galop, et, moins d'une heure après, Nicolas et sa capture arrivait à Châteauneuf.

Il n'était pas encore jour, et personne n'était levé dans la grande rue.

Seul, le gendarme qui avait tenu le cheval prêt, quelques heures auparavant attendait son brigadier.

Ulysse avait fortement médité, durant le trajet, sur la versatilité des choses humaines, et, bien qu'il ne sût pas un mot de l'histoire romaine, il se disait quelque chose qui eût pu se traduire visiblement par le fameux vers :

La roche Tarpéienne est près du capitolé !

Deux heures auparavant, le bossu songeait au pot-de-vin de quatre mille francs qu'il prélèverait sur la dot de la future madame de Saint-Julien. Il ruminait en outre, dans sa cervelle, une bonne petite combinaison pour ne point épouser Marton la bossue, et ne lui pas donner un écu des quatre mille francs ; et comme il avait l'esprit inventif, il était sur le point de résoudre ce problème difficile. Tout marchait donc à ravir, lorsque ce malheureux délit de chasse était venu tout compromettre.

Le paysan, à qui l'argent fait faire tant de choses, s'imagina que l'argent est un moyen irrésistible.

Un peu avant que Nicolas et lui n'atteignissent la caserne, Ulysse avait sondé le terrain, parlé d'un petit héritage qu'il attendait, et dit qu'il ferait bien volontiers un sacrifice d'un millier de francs pour se tirer d'un mauvais pas.

Mais Nicolas lui avait ri si franchement au nez, qu'il avait sur-le-champ abandonné ce moyen.

Alors il avait essayé de l'intimidation.

—Est-ce que vous avez entendu parler de madame la baronne ? avait-il dit au brigadier.

—Certainement.

—Et de M. de Saint-Julien ?

—Mais oui, répondit encore Nicolas.

—C'est une femme qui a du pouvoir, dit le braconnier ; et elle me protège, madame la baronne.

—Ah ! vraiment ?

—Parce que ma cousine est la sœur de lait de feu M. le baron.

—C'est très-heureux pour toi, mon garçon ; mais ça ne t'empêchera pas d'aller en prison.

—Cette nuit, bon ! mais demain on me relâchera.

—Je le souhaite pour toi, dit le brigadier. Et M. de Saint-Julien, qu'est-ce qu'il fera pour toi, lui aussi !

—Oh ! celui-là, il ira au tribunal et il me fera acquitter. Quand il veut quelque chose, M. de Saint-Julien, il n'a qu'un mot à dire. S'il veut vous faire changer, il le fera.

Ulysse avait gardé pour la fin cette dernière menace, mais elle n'eut aucun effet. Le brigadier l'enferma dans la prison provisoire qui se trouvait à la caserne ; puis, avant de le laisser seul, il lui dit avec une bonhomie à laquelle le chambrion se trompa :

—Puisque tu dis que madame la baronne de Verne et M. de Saint-Julien sont si puissants, il faut leur écrire, mon garçon.

Ulysse donna tête baissée dans le piège.

—Vous avez raison, dit-il. Est-ce que vous leur feriez parvenir mon petit mot ?

—Rien ne s'y oppose, et, en dehors de mon devoir, j'ai toujours été obligeant, répondit Nicolas. Veux-tu de quoi écrire ?

Il appela son gendarme, qui s'empressa d'apporter à son prisonnier une plume et de l'encre.

Ulysse écrivit d'abord à M. de Saint-Julien.

« J'ai été pincé cette nuit par les gendarmes ; ça va nous gêner un peu rapport à la demoiselle. Venez me voir en prison aujourd'hui, si vous pouvez. »

Puis, au lieu de s'adresser à madame de Verne, comme bien on le pense, ce fut à sa cousine Marton qu'il écrivit.

Le brigadier se chargea des deux lettres.

Il était alors cinq heures du matin ; mais le jour était loin encore. Nicolas revêtit son uniforme, et comme son cheval avait déjà fait une bonne trotte, il prit celui d'un de ses gendarmes, et s'en alla tout droit au château de Beaurevoir.

Le jardinier venait de se lever, lorsque Nicolas sonna à la grille.

—Hé ! mon ami, lui dit Nicolas, madame la baronne n'est pas encore levée, n'est-ce pas ?

—Vous pensez bien que non, lui dit le jardinier.

—Eh bien ! dit Nicolas, il faut aller la réveiller et lui dire que j'ai absolument besoin de lui parler.

Et il attacha son cheval en dehors de la grille.

Sans doute la baronne, en proie à une inquiétude vague, ne dormait que d'un œil, car elle entendit ce colloque sous les murs du château et ouvrit aussitôt sa croisée.

—Matthieu, cria-t-elle au jardinier, priez M. Sautereau de m'attendre, je descends à l'instant.

Et, en effet, quelques minutes après, enveloppée dans un peignoir, madame de Verne accourut et dit au jardinier :

—Gardez le cheval de monsieur, et veillez à ce qu'on ne nous dérange pas.

Elle conduisit Nicolas dans le petit pavillon où elle l'avait reçu la veille au matin :

—Eh bien ! monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous à m'apprendre ?

—Madame, répondit le brigadier, avant de m'expliquer, voulez-vous me permettre de vous faire une question ?

—Parlez, monsieur.

—N'avez-vous pas été victime de plusieurs vols ?

—Oui, monsieur, cela est vrai.

—Entre autres, d'un vol d'argenterie ?

—Six couverts, il y a deux ans ; et ce vol a été d'autant plus extraordinaire que je n'ai que des domestiques anciens et en qui j'ai la plus entière confiance.

—Cependant vous avez renvoyé, à cette époque, une fille de cuisine ?

—Oui, mais sans oser l'accuser.

—Cette fille était innocente, madame.

—Connaissez-vous donc le vrai coupable ?

—Oui, madame la baronne.

—Et il est chez moi ?

—Il est chez vous.

—Oh ! c'est impossible.

—N'avez-vous donc jamais soupçonné Marton, votre femme de chambre ?

—Elle ! fit la baronne stupéfaite.

—Madame, reprit Nicolas, il y a un complot tramé contre vous. Il ne s'agit de rien moins que d'enlever mademoiselle votre fille.

La baronne étouffa un cri.

—Ce complot, dit le brigadier, a été ourdi par Marton, son cousin Ulysse et M. de Saint-Julien.

Et alors Nicolas Sautereau raconta à madame de Verne les événements de la nuit.

La baronne écoutait, toute bouleversée.

—Où couche votre fille, madame ? demanda le brigadier.

—Dans ma chambre.

—Et Marton ?

A l'étage au-dessus.

—Alors, il est peu probable qu'étant rentrée au château à plus de minuit, elle ait déjà vu mademoiselle Annette.

—C'est tout à fait impossible.

—C'est ce que j'espérais, dit Nicolas ; et si elle n'a pu encore remettre le billet de M. de Saint-Julien, tout est sauvé. Soyez assez bonne pour la faire venir.

Madame de Verne appela le jardinier.

—Matthieu, lui dit-elle, vous allez monter à la Chambre de Marton, et vous la ferez lever ; puis vous l'amènerez ici tout de suite.

Le jardinier obéit et fut obligé de frapper trois fois de suite à la porte de la bossue, qui rêvait mariage et se voyait enfin coiffée du voile blanc et de la couronne traditionnelle.

Marton crut que sa maîtresse était souffrante ; mais l'inquiétude la gagna quelque peu lorsqu'elle sut que sa maîtresse était dans le pavillon et qu'elle vit à la grille le cheval du brigadier.

Néanmoins elle suivit le jardinier.

Madame de Verne renvoya Matthieu.

—Mademoiselle, dit Nicolas à Marton, voici un billet de votre cousin Ulysse qui est en prison, où je l'ai conduit un peu après qu'il vous a eu quittée cette nuit.

Marton pâlit.

Madame de Verne dit à brûle-point :

—Et M. le brigadier que voilà vient vous arrêter pour le vol de l'argenterie.

Marton jeta un cri et tomba à genoux devant la baronne.

Marton ne songeait plus à son cousin Ulysse ni à ses promesses de mariage, ni aux quatre mille francs qui devaient être sa dot et que M. de Saint-Julien avait promis de prélever sur celle de sa future femme. Non, Marton ne songeait plus à rien.

Elle se voyait perdue, car son trouble, le cri qu'elle avait poussé et son attitude suppliante disaient assez qu'elle était coupable.

—Grâce ! madame, grâce ! balbutia-t-elle.

—Il est trop tard pour que je vous fasse grâce, répondit la baronne, car c'est monsieur qui vient de m'apprendre la vérité.

—Madame, observa Nicolas, à l'époque où vous avez été volée, avez-vous porté plainte ?

—Non, monsieur.

—Si vous la faite maintenant, j'arrêterai cette fille.

—Et si je ne la fais pas ?

—Madame, dit le brigadier en souriant, la justice ne doit quelquefois savoir que ce qu'on veut lui raconter. Il dépend de vous de ne pas perdre cette malheureuse.

—Ah ! madame ... madame ... supplia Marton, n'aurez-vous donc pas pitié de moi ?

—Vous m'avez trahie. . .

—J'ai été la sœur de lait de Monsieur, geignit la bossue.

—Et c'est pour cela que vous vouliez faire tomber sa fille dans un infâme guet-apens !

La bossue s'arrachait les cheveux et se tordait les mains.

Tout à coup, après un silence, madame de Verne lui dit :

—Et si je vous pardonnais, me servirez-vous fidèlement ?

—Oh ! tout mon sang est à vous, madame.

—Il ne s'agit pas de votre sang, mais bien de réparer le mal que vous avez fait. . .

—Le mal n'est pas grand jusqu'à présent, dit la Marton ; mademoiselle Annette ne sait rien.

—Vous me le jurez ?

—Je vous le jure. Mademoiselle a seulement remarqué que M. Victor rôdait beaucoup aux environs du château, et comme toutes les jeunes filles, elle s'est montée la tête.

—Mais cet homme lui a écrit ? dit madame de Verne.

—Oui, madame.

—Où est la lettre ?

—Je l'ai encore dans ma poche. La voilà, se hâta de dire la bossue, qui remit le billet de M. de Saint-Julien à la baronne de Verne.

Madame de Verne l'ouvrit et le lut ; puis ses lèvres se plissèrent dédaigneusement.

Mais, dit-elle, cet homme est un paysan endimanché : On n'écrit pas dans ce style et dans ces termes-là à une jeune fille.

Et elle déchira l'atroce missive et la jeta sous ses pieds.

—Madame, dit alors le brigadier, si vous pardonnez à cette fille, que ce soit à la condition qu'elle m'obéira.

—Je ferai tout ce qu'on voudra, dit Marton.

—Et je me charge de tout, ajouta Nicolas Sautereau.

—Allez ! dit la baronne, j'ai pleine et entière confiance en vous.

—Cette fille sait-elle écrire ?

—Oui, dit Marton.

—Eh bien ! qu'elle écrive à M. de Saint-Julien ces simples mots :

« Le rendez-vous est changé ; ce n'est pas à la petite porte du parc, mais chez Ulysse qu'il faut venir. »

—Et ce billet, dit la baronne, qui donc le fera tenir à M. de Saint-Julien ?

—Marton l'enverra par un garçon de ferme.

La bossue écrivit le billet, puis Nicolas dit à madame de Verne :

—Jusqu'à ce soir, madame, vous ferez bien de tenir cette fille sous la plus rigoureuse surveillance, et de la laisser causer le moins possible avec votre fille.

Sur ces mots, il prit congé, annonça qu'il reviendrait le soir, alla reprendre son cheval et repartit.

XXXII

CHEZ LA MARCELINE.

Mais au lieu de retourner à Châteauneuf, le brigadier s'en alla droit à Saint-Julien.

Il était à peine huit heures du matin, et Nicolas, qui calculait assez juste, se disait que M. Victor qui avait rôdé une partie de la nuit, devait être encore au lit, et que certainement il ne serait pas reçu par lui, mais bien par la Marceline.

Nicolas ne se trompait pas : quand il arriva devant Saint-Julien, il vit un garçon de charrue qui sortait de la basse-cour avec ses deux chevaux ; il lui dit :

—Est-ce que M. Victor est levé ?

—Ah ! mais non, répondit le laboureur. M. Victor est revenu de voyage cette nuit, il dort encore.

—J'ai une commission pour lui. . .

Le garçon de charrue se servit de son fouet comme un indicateur :

— Tenez, dit-il, entrez par là-bas... Vous voyez cette porte basse ? C'est celle de la cuisino. Vous y trouverez mam'zelle Marceline. Elle ou M. Victor, c'est approchant la même chose.

Le gendarme rentra dans la cour.

Au bruit, une femme se montra sur le seuil de la porte basse désignée par le garçon de charrue.

C'était la Marceline.

Nicolas ne l'avait jamais vue, mais on lui en avait parlé, et au premier coup d'œil il jugea qu'elle était bien la femme sur qui il avait compté. C'était une fille de trente-cinq ans, d'une beauté commune, mais énergique. Elle avait la mine insolente et le ton protecteur, et tout le monde à Saint-Julien tremblait devant elle.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle au brigadier d'un ton hautain.

Mais Nicolas mit pied à terre, ôta poliment son tricorne et répondit :

— J'avais une petite commission pour M. de Saint-Julien, mais je crois que c'est à mademoiselle Marceline que j'ai l'honneur de parler ?

— Précisément, dit-elle d'un ton radouci.

— Ce qui est exactement comme si je parlais à M. de Saint-Julien, continua Nicolas.

La Marceline ne tient pas contre ce dernier compliment ; elle se dérida tout à fait.

— Mais entrez donc, monsieur le brigadier, dit-elle.

Nicolas ne se le fit pas répéter deux fois ; il attacha son cheval dans la cour et entra, tenant toujours son tricorne à la main.

La Marceline était seule dans la cuisine ; tout le monde était aux champs.

Le brigadier tira de sa poche le billet d'Ulysse le chambrion.

— C'est de la part d'un pauvre diable qui est en prison dit-il.

— Qui donc ça ?

— Ulysse le chambrion.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit la Marceline un peu étonnée.

— Vous ne le connaissez pas ?

— Attendez ! N'est-ce pas cet homme qui habite sous bois, là-haut, auprès de Beaurevoir ?

— Justement.

— Et il est en prison ?

— Hélas ! oui. Et il pense que M. de Saint-Julien s'intéressera à lui.

— Ah bien ! oui, fit la Marceline avec humeur ; est-ce que ça le regarde, tous ces gens-là ?

— Mais, dit le brigadier qui prit un air naïf, il paraît que M. Victor et lui sont très-amis.

— Oh ! bien oui...

— Et que M. Victor a besoin de lui en ce moment.

— Pourquoi faire ?

Nicolas cligna de l'œil.

— Cet Ulysse est le cousin de Marton la bossue.

— Qu'est-ce encore que celle-là ?

— C'est la femme de chambre de Beaurevoir.

Le chien de chasse perdu qui entend tout à coup les aboiements d'un autre chien ne tressaille pas plus vivement et ne dresse pas l'oreille plus vite que ne le fit la Marceline à ces derniers mots.

— Hein ? fit-elle, qu'est-ce qu'il y a ? que voulez-vous dire ?

— Je vous croyais au courant... dit le rusé brigadier.

— Au courant de quoi ?

— Mais il paraît que M. de Saint-Julien cherche à se marier.

La Marceline posa ses bras nus sur ses hanches :

— Ah ! dit-elle, voilà ce que je voudrais voir !...

— Et on dit que madame la baronne, qui est encore jeune...

Ce fut un trait de lumière pour la Marceline :

— C'est donc pour cela, s'écria-t-elle, qu'il va se promener à cheval tous les jours, maintenant, au lieu de s'occuper de ses terres... Ah ! madame la baronne lui a donné dans l'œil ! Eh bien ! nous verrons !

— Ma foi, mademoiselle, dit le brigadier, je vous prie bien de vouloir m'excuser.

— De quoi donc ?

— Mais de vous avoir appris une chose que vous ne saviez pas vraiment, et qui paraît vous faire de la peine. Aussi, je ne vous en dirai pas plus long...

— Mais, au contraire, dit-elle, je veux tout savoir, monsieur le brigadier.

Puis, redevenant tout à fait femme.

— Mais vous vous rafraîchirez bien un peu ? dit-elle.

— Oh ! de grand cœur, dit Nicolas.

La Marceline ouvrit un bahut et en tira successivement des vers et une bouteille de vin.

— C'est du bon, dit-elle en le posant sur la table.

Nicolas se versa sans façon un verre de vin blanc.

— A votre santé ! mademoiselle, dit-il.

La Marceline remercia d'un petit geste amical, puis elle vint s'asseoir auprès du brigadier.

— Mais, dit-elle, pour que vous sachiez tout cela, il faut donc qu'on en parle dans le pays ?

— On en parlera bientôt, toujours.

— Est-ce possible ?

— Mais, ajouta tout de suite Nicolas, je crois bien que ce sera pour se moquer de M. de Saint-Julien.

— Ah ! dit la Marceline dont les yeux brillèrent de joie, comment dont ça ?

— Je ne crois pas que M. de Saint-Julien réussisse.

Le regard de la Marceline devint plus brillant.

— Vous croyez ? fit-elle.

— D'abord, madame la baronne est beaucoup plus riche, soit dit sans vous offenser.

— Oh ! c'est sûr, ça, M. Victor n'a que des dettes. Sans moi, il serait à l'hôpital depuis longtemps.

— Et puis elle ne veut pas se marier...

— Ah ! c'est vrai, au moins ?

— Elle veut marier sa fille.

— Qui sait ? dit la Marceline avec son instinct jaloux, si ce n'est pas à la fille qu'il pense.

— Oh ! non, dit Nicolas, il préfère la mère.

— Je lui en donnerai, des baronnes moi ! s'écria la Marceline avec emportement.

Et elle prit le billet qui était resté sur la table et le déchira en mille morceaux.

— Écoutez, mademoiselle, dit Nicolas d'un ton persuasif, si vous voulez suivre mes conseils...

— En bien ?

— Rien de tout ce que vous redoutez n'arrivera.

Et Nicolas prit un air confidentiel, en se versant un dernier verre de vin.

Nicolas Sautereau avait paru sans doute singulièrement communicatif, à la Marceline, quand il avait bu deux verres de vin blanc. Et la Marceline était sans doute aussi femme à pro-

fit d'un bon conseil ; car le brigadier s'en était allé au bout d'une heure, reconduit par elle jusqu'à la porte de la cour et salué, comme il mettait le pied à l'étrier, de son plus avenant sourire.

Puis, tandis que le gendarme s'en allait, elle était rentrée dans la maison et avait comme à l'ordinaire, vaqué à ses occupations.

Les gens de ferme, car M. de Saint-Julien faisait valoir, étaient arrivés à neuf heures pour déjeuner.

La Marceline ne s'était point départie de sa bonne humeur. A midi, M. de Saint-Julien était descendu de sa chambre, tout guilleret, tout réjoui, sifflant comme un marle au lever du soleil.

— J'ai faim ! avait-il dit en faisant claquer sa langue, faim et soif !

La Marcelino avait mis le couvert et servi le déjeuner, un restant de civet de lièvre, des œufs au jambon et une cruche de petit vin blanc de Saint-Jean de Bray.

Il avait dévoré, ce bon M. de Saint-Julien, endenté qu'il était comme un ragot qui passe quartenier.

La Marcelino allait et venait par la maison, chantonnant entre ses dents qui étaient fort blanches et qu'elle montrait volontiers.

Deux ou trois fois le gros gentillâtre avait eu des velléités d'être indiscret.

— Hé ! hé ! avait-il dit une fois, la maison est rudement grande pour un homme seul.

La Marceline n'avait pas répondu.

— Une toute petite femme, qui apporterait une grosse dot, ne serait peut-être pas trop mal venue ici, avait-il ajouté la seconde fois.

La Marceline n'avait pas bronché.

La troisième fois, M. Victor de Saint-Julien avait été plus explicite encore.

— Dis donc, Linine, avait-il repris, il me vient une drôle d'idée.

— Ah ! fit la Marceline.

— Si je me mariais !

Mais alors la servante-maîtresse avait levé sur lui un de ces regards froids et hautains sous le poids duquel le robuste gentilhomme se sentait trembler comme un écolier devant la férule de son magister.

— Je crois, avait-elle répondu, que vous n'êtes pas dans votre bon sens aujourd'hui.

Le rustre avait avalé un bouchée de travers et n'avait pas répondu.

Comme il avait fini de déjeuner et se rinçait la bouche avec un grand verre d'eau-de-vie, un paysan entra dans la ferme.

C'était le messager de Marton. M. de Saint-Julien reconnut un des métayers de Beurevoir, et il se senti mal à l'aise, car la Marceline était-là.

Mais la Marceline ne demanda pas à voir ce billet que le paysan apportait, et M. de Saint-Julien s'était hâté de dire :

« C'est bien ! répondez que j'irai, » il tortilla le papier et en alluma sa pipe. Puis il alla faire un tour dans la cour pour éviter toute explication avec la terrible ménagère.

Pourquoi Marton la bossue changeait-elle le rendez-vous ? M. de Saint-Julien ne se l'expliquait pas ; mais, à tout prendre, la chose lui convenait mieux ainsi.

— On sera plus libre ! pensa-t-il.

La journée, bien qu'écoulée à motif déjà, lui parut interminable.

Il prolongea son souper et resta à la cuisine, jusqu'à ce que, suivant son habitude, la Marcelino eût regagné sa chambre de bonne heure.

Alors il sortit sans bruit, se rendit à l'écurie, sella son cheval, le fit passer au long du mur sur le fumier, pour que la Marceline n'entendit point résonner ses sabots sur le pavé de la cour ; puis quand il fut dehors, il sauta en selle et partit au galop.

XXXIII.

M. VICTOR ET MARTON LA BOSSUE.

Une heure après, il était à la porte d'Ulysse le chambrion. Mais la porte était close. Il frappa, personne ne lui répondit.

— Ce brigand-là est sans doute après ses collets, dit-il.

Et comme M. de Saint-Julien était un homme peu scrupuleux dans ses relations avec les petites gens, il jeta la porte à bas d'un coup d'épaule, entra et se fit tranquillement du feu, avec une bourrée qu'il poussa dans l'âtre. Puis il bourra une nouvelle pipe et attendit.

Un quart d'heure s'écoula ; Ulysse n'avait garde de revenir. Le pauvre diable méditait dans la prison de Châteauneuf sur les petites misères de la vie de braconnier. Mais au bout d'un autre quart d'heure, un léger bruit se fit au dehors.

M. de Saint-Julien sortit.

Il faisait clair de lune, et le gentillâtre put voir une femme qui s'avangait d'un pas rapide.

C'était Marton la bossue.

— Comment ! dit M. Victor qui avait éteint sa pipe et l'avait remise dans sa poche, tu es seule ?

— Oui, Monsieur Victor.

— Et la demoiselle ?

— Elle ne viendra pas.

— Tonnerre ! exclama M. Victor, que s'est-il dont passé ?

— Rien de mauvais pour vous, après tout, répondit Marton, si c'est à l'argent et non à la femme que vous tenez.

— C'est à l'argent, pardieu ?

— Je le pensais bien, dit Marton.

Et elle entra et referma la porte sur eux.

Puis prenant un air mystérieux :

— Mon cher monsieur Victor, dit-elle, vous avez joliment bien fait de me dire hier que vous aviez laissé un billet sur la table du pavillon.

— Pourquoi cela ?

— Mais dame ! parce que j'ai bien manqué faire une boulette et tout gâter. Si j'avais donné votre lettre à mademoiselle, tout était perdu.

— Comment donc ?

— Bien m'en a pris, ce matin, de descendre dans le parc avant le lever de mademoiselle.

— Ah !

— J'ai trouvé madame la baronne qui se promenait toute pensive. Quand elle m'a vue, elle m'a appelé et m'a dit :

« — Connais-tu M. de Saint-Julien ?

« — Moi, je me suis mise à songer.

« — Elle a continué :

« — N'est-ce pas ce monsieur qui monte si bien, à cheval et que nous rencontrons quelquefois dans la forêt ?

« — Oui, madame, ai-je répondu.

« — Est-ce qu'il est marié ?

« — Non.

« Ça m'intriguait qu'elle me demandât tout cela.

« — Et puis, voyez-vous ? avec madame la baronne j'ai mon franc parler, à cause que je suis la sœur de lait de feu M. le baron. Alors je lui ai dit tout crûment :

« — Mais pourquoi donc, madame, que vous me demandez cela ?

« — Elle a paru un peu embarrassée ; mais elle m'a dit tout de même :

« — C'est que, vois-tu, je n'ai que trente-deux ans, et c'est bien jeune pour rester veuve. Je me remarierais volontiers.

« Dame ! alors, j'ai compris que c'était de ce côté-là qu'il fallait frapper, et je lui ai dit :

« — Je crois bien que madame la baronne n'aurait qu'un mot à dire pour que M. de Saint-Julien...

« — Tu crois ?

« — Oh ! dame il est assez amoureux de madame.

« Alors, madame a beaucoup rougi, et je l'ai entendue qui murmurait :

« — C'est peut-être bien lui.

« J'ai fait l'étonnée, elle m'a dit encore :

« — Tu ne sais donc pas que j'ai reçu hier une belle déclaration ?

« — De M. de Saint-Julien ?

« — Je ne sais pas, la lettre n'était pas signée.

« Moi j'ai répondu :

» — Ce doit être de lui.

« Et comme madame la baronne devenait toute rêveuse, j'ai ajouté :

« — Alors ça ne déplairait pas à madame de s'appeler madame de Saint-Julien.

« — Mais non, m'a-t-elle dit, c'est un des plus vieux noms de la province.

« — Et ils ont un beau château ai-je ajouté.

« — Oh ! m'a-t-elle dit, nous habiterions Beaurevoir, si ça se faisait. J'ai mes habitudes ici. Mais, ajouta-t-elle, quand on s'appelle de Saint-Julien, quand on appartient à notre monde, on n'écrit pas des billets anonymes. On les présente franchement.

— Ah ! elle a dit ça ? fit le ruste.

— Oui, répondit Marton.

— Alors je n'ai qu'à y aller ?

— C'est-à-dire, non. Il faut lui écrire demain matin un petit mot bien respectueux pour lui demander la permission de vous présenter chez elle, et l'envoyer par un de vos domestiques.

— Et tu crois qu'elle me répondra ?

— Sur-le-champ. Ça ira tout seul après.

— Bonne Marton ? fit M. de Saint-Julien.

Et il s'en alla, sans même songer à demander des nouvelles d'Ulysse.

Le lendemain au point du jour, et avant que Marceline fût levée, M. de Saint-Julien mettait un domestique à cheval et l'envoyait à Beaurevoir porteur d'un billet ainsi conçu :

« Madame la baronne,

« Un de vos voisins de terre sollicite de votre bonté quelques minutes d'entretien.

« Votre humble serviteur.

« SAINT-JULIEN. »

— Deux heures après le domestique revenait avec cette réponse :

« Madame la baronne de Verne attend M. de Saint-Julien. »

XXXIV

UN TOUR DE BARONNE.

Ainsi que l'avait dit Marton la bossue dans l'interrogatoire que Nicolas Sautereau et madame de Verne lui avaient fait subir la veille au matin, le mal n'était pas encore très-grand : mais enfin, la jeune tête de mademoiselle Annette avait trotté. Mademoiselle Annette n'avait que seize ans, mais elle en paraissait dix-huit, était rieuse au possible, traitait volontiers sa mère comme une sœur aînée et croyait que la vie ressemble tout à fait au roman. Marton lui avait parlé si souvent de M. de Saint-Julien, que la fillette se voyait déjà la châtelaine de ce vieux manoir qu'elle avait aperçu de loin, un jour, en se promenant en voiture.

Ce matin-là, mademoiselle Annette descendit de bonne heure et trouva sa mère au salon, lisant une lettre.

— Que fais-tu là, maman ? lui dit-elle.

Madame de Verne donna à sa physionomie une expression mélancolique.

— Ma chère, je réfléchis, dit-elle.

— A quoi ?

— A une foule de choses.

— Oh ! comme tu es sérieuse, maman ?

Madame de Verne n'hésita point, et dit à sa fille :

— As-tu entendu parler de M. de Saint-Julien ?

Annette rougit jusqu'aux oreilles.

— Pourquoi me demandes-tu cela, maman ?

— L'as-tu remarqué ? continua la baronne.

— Mais oui... il est très-bien à cheval...

— Enfin, qu'en penses-tu ?...

— Mais... rien... c'est-à-dire je le trouve très comme il faut...

— Ah ! dit madame de Verne, tu me rassures.

Et elle soupira.

— Mais que veux-tu donc dire, maman ?

— Mon enfant, dit madame de Verne devenant tout à fait sérieuse, sais-tu que je n'ai que trente-deux ans ?

Annette trassait et regarda sa mère.

— Si je me remarrais, m'aimerais-tu encore ?

La jeune fille pâlit légèrement.

— Mais pourquoi me dis-tu cela, maman ?

— Parce que je crois, répondit madame de Verne, que M. de Saint-Julien veut me demander ma main.

Annette étouffa un cri.

Mais c'était une fille de race ; elle avait une fierté inflexible et se redressait sous le coup qui la frappait. Pas un muscle de son visage ne tressaillit ; elle demeura calme, tandis que les battements de son cœur s'arrêtaient ; puis elle répondit froidement :

— Eh bien ! maman, si M. de Saint-Julien te plaît, il faut l'épouser.

Dans les deux minutes qui venait de s'écouler, madame de Verne avait souffert le martyre, et son cœur de mère avait éprouvé des angoisses inconnues ; mais l'épreuve était nécessaire. Et l'épreuve avait pleinement réussi.

— Elle ne l'aime pas encore ! se dit-elle en regardant attentivement sa fille, la tête seule était en feu.

A partir de ce moment, mademoiselle Annette demeura calme et indifférente. Elle éprouvait bien un peu de dépit ; mais ce dépit ne tint pas longtemps.

A midi, M. de Saint-Julien arriva. Annette se retira dans sa chambre et ne parut point au salon.

M. de Saint-Julien avait fait une toilette de mauvais goût et qui le faisait ressembler de plus en plus à un piqueur de bonne maison. Il était en casquette ronde, en cravate rouge, en bottes molles garnies d'éperons.

Madame de Verne se mordit les lèvres pour ne pas rire en lo voyant entrer dans cet équipage.

Lo rustro salua gauohement, balbutia quelques mots, prit la chaise que la baronne lui indiquait du doigt, s'assit et croissa ses jambes. Puis il appela à son aide toute son audace paysanne, et il fit sa demande à peu près en ces termes :

— Madame la baronne, vous êtes veuve et je suis garçon ; nous sommes voisins, je suis un bon gentilhomme, et j'ai l'honneur de vous demander votre main.

Madame de Verne crut de voir jouer l'embarras et une certaine émotion, et elle répondit :

— Monsieur, votre demande m'honore infiniment ; mais vous me donnerez bien quelques heures de réflexion.

M. de Saint-Julien s'inclina. Puis il parla de choses et d'autres, fit un cours de Vénérie à madame de Verne, et s'en alla ravi de la tournure que prenait son affaire.

Quand il fut parti, mademoiselle Annette descendit au salon. Elle trouva sa mère toute triste.

— Eh bien, lui dit la jeune fille, qu'en penses-tu ?

— Je le trouve affreux et mal élevé, répondit madame de Verne ; il est commun et sans esprit.

— Alors il te déplaît ?

— C'est-à-dire que j'en ai horreur.

— Tu l'as congédié ?

— Oui, il reviendra... il me paraît entêté, et je ne sais comment me soustraire à ses obsessions.

— Ah ! maman, dit mademoiselle Annette, si tu voulais...

— Quoi donc ?

— Il y a bien longtemps que tu me promets d'aller passer l'hiver à Paris. Veux-tu ?

Madame de Verne parut hésiter.

— Eh bien, soit, dit-elle, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que nous partirons demain matin.

— Chère mère ! dit mademoiselle Annette en sautant au cou de madame de Verne.

Le lendemain, M. de Saint-Julien s'éveilla de meilleure humeur que la veille.

Il avait rêvé que madame de Verne lui écrivait :

« Venez, cher mari futur, que nous convenions de la publication de nos hants. »

Mais la Marceline vint jeter un grand seau d'eau glacée sur cet enthousiasme. Elle entra dans sa chambre et lui dit :

— Monsieur Victor, voici une lettre que madame la baronne de Verne m'a remise pour vous.

Le gentilâtre tressaillit et regarda la Marceline avec une sorte d'effroi. Mais celle-ci continua en riant :

— N'ayez crainte, allez ! madame la baronne n'est pas si sottie que d'épouser un homme endetté comme vous et qui ne savait pas encore hier matin si c'était la fille ou la mère qu'il voulait.

M. de Saint-Julien ouvrit la lettre de madame de Verne qui écrivait ces simples mots :

« Merci, monsieur et cher voisin, de m'avoir éclairée sur l'infidélité de ma femme de chambre que je renvoie, au moment

« de quitter Beurevoir pour plusieurs mois. Je vais marier ma fille à Paris.

« Votre voisine,

« Baronne DE VERNE. »

XXXV

LA MAISON BLANCHE

Par une de ces nuits tourmentées de novembre où le ciel est gros de nuages noirs que pousse le vent du sud-ouest et desquels tombe à larges gouttes une pluie battante, tandis que les arbres des bois ont des craquemants lugubres, deux gendarmes qui revenaient de ce que, en termes du métier, on appelle « la correspondance », chevauchaient, vers dix ou onze heures du soir, dans un chemin creux, détrempe et sillonné de profondes ornières.

— Quel temps de chien ! dit le brigadier Nicolas Sautereau.

— Je suis transi jusqu'aux os, répondit le gendarme qui l'accompagnait, et j' n'ai pas un fil de soie. On ferait une corde de mon manteau.

— Et du mien donc ! reprit le brigadier. Mais encore, toi camarade, tu as une femme et un enfant ; tu vas trouver ton souper prêt, un bon feu, et le moutard qui te sautera aux jambes. Pour moi, rien de tout cela...

Et Nicolas soupira.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas, brigadier ?

— Et trouver une femme !

— C'est bien facile...

— Mais non, dit le brigadier en soupirant.

Le vent redoublait de violence et la pluie tombait par torrents.

— J'ai bonne envie, continua le brigadier, d'aller demander une heure d'hospitalité au château de Beurevoir. Nous voici au bord de la forêt ; c'est dix minutes de galop, tandis que Château-neuf est à plus d'une lieue d'ici.

— Oh ! moi, répondit le gendarme, je ne me mouillerai pas davantage pour une heure de plus. Et puis, la femme m'attend... Elle serait inquiète.

— Alors, bonsoir, dit Nicolas.

— Bonsoir, brigadier, répondit le gendarme, comme ils arrivaient à un endroit où le chemin se bifurquait. Prenez garde à votre cheval en entrant sous bois.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 11 MARS 1880.—(No. 11.)

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : « Feuille Illustré, Boite 1938 B. P. »

HOULE & CIE., Propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL